

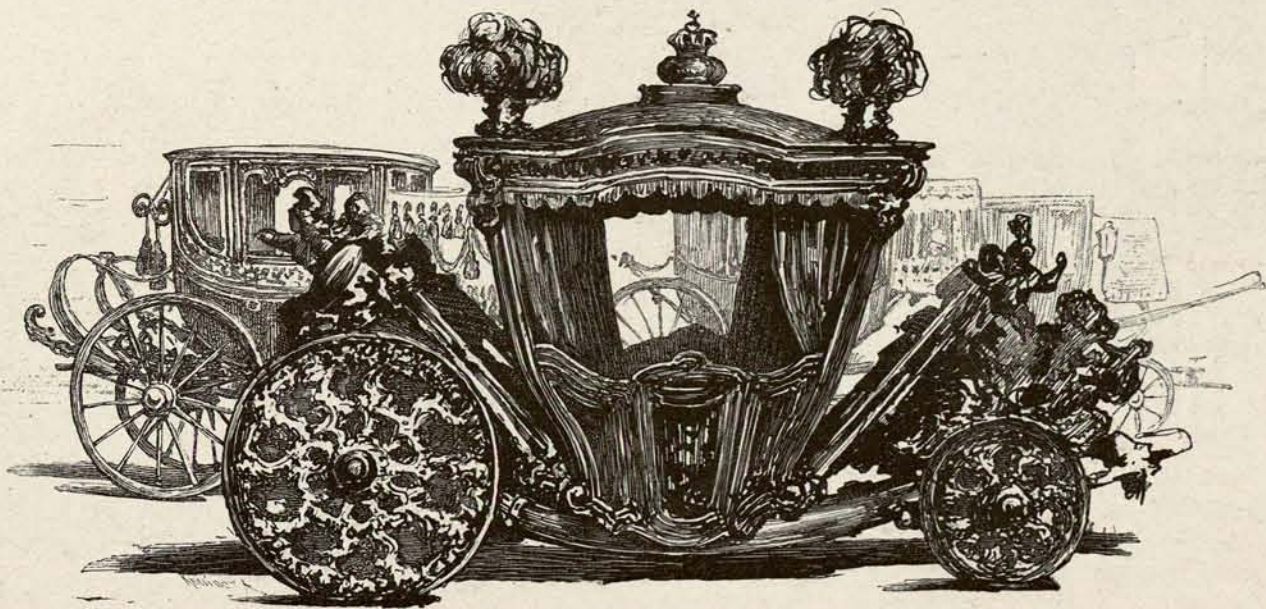
ans son immortelle tragédie de Ruy-Blas, Victor Hugo a su dépeindre toutes les rigueurs de l'étiquette suivie jadis à la Cour d'Espagne: il a dit comment tous les cas possibles et imaginables se trouvaient prévus et réglés d'avance par cet étrange code royal; il a rappelé le cérémonial invraisemblable et l'incroyable luxe de serviteurs de tout ordre qu'entraînait presque fatalement l'exécution de tant d'ordonnances et de prescriptions.

Pour retrouver aujourd'hui quelque vestige de cette vie fastueuse, c'est dans le pavillon nord-est du Palais Royal qu'il nous le faut aller chercher, dans la *Real Cochera*, dans les remises et écuries de Sa Majesté!

Et en effet, dans ces bâtiments entretenus avec amour dans un ordre parfait, voici d'abord, avec ses grandes roues aux jantes dorées, le vénérable et authentique carrosse

de gala des anciens rois d'Espagne. C'est une sorte de caisse quadrangulaire vitrée, qui va se balançant sur d'immenses ressorts suspendus par des lanières de cuir. Le plafond, tapissé de velours rouge suffisamment jauni par le temps, porte, aux quatre coins, des panaches magnifiques, et, au centre, un gigantesque bouton doré, en forme de couronne; les portières sont tout en glaces; les panneaux, surchargés d'or, reposent sur des anges de même métal; le siège est si élevé et si largement taillé qu'il fait presque pâlir les splendeurs de la couronne de Castille placée sur le carrosse, et, pour peu qu'on se représente encore, debout sur la plate-forme d'arrière, les laquais et les valets de pied étouffant avec solennité sous leurs perruques poudrées, leurs jabots, leurs fraises et leurs dentelles, on comprendra aisément que, trainés par huit andalous de prix, les anciens rois d'Espagne eussent jadis fort grand air en semblable équipage.

Tout cela est si riche et si beau, qu'à côté de ces superbes carrosses de gala, on trouve volontiers misérables les innombrables voitures beaucoup plus simples assurément, mais sans doute aussi beaucoup plus commodes, dont se contentent aujourd'hui les souverains actuels. Partout ce ne sont que phaétons, coupés, berlins, chars-à-bancs, américaines, calèches, landaus



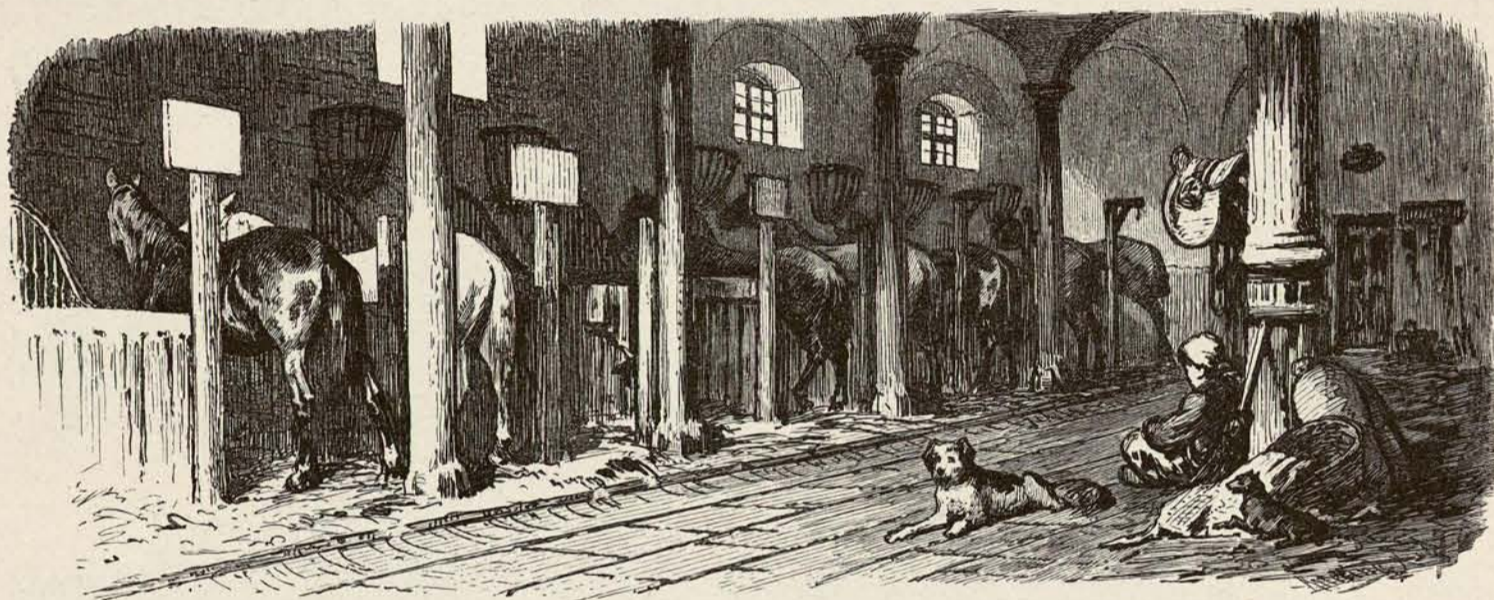
CARROSSES DE GALA DE LA COUR D'ESPAGNE.

et calessines, sans oublier ni les petites voitures, que les Infants et Infantes conduisent au trot de leurs poneys, ni les traîneaux anciens et modernes, qui nous permettent de conclure avec un étonnement mêlé d'une pointe de satisfaction égoïste, que, même à Madrid, le thermomètre descend aussi parfois!

Le roi Amédée, duc d'Aoste, ne se servait jamais, ou du moins très-rarement, de toute cette collection d'équipages toujours à sa disposition. Il aimait, sous l'habit civil, à parcourir tout bourgeoisement à pied les rues de sa capitale, et cette simplicité quelque peu exagérée avait le don d'exaspérer les Grands d'Espagne, qu'elle empêchait de figurer eux-mêmes avec tout l'appareil accoutumé de leurs ancêtres. On tournait en dérision ce prince étranger inventé par le maréchal Prim, ce roi qui avait l'habitude de se lever tous les matins à cinq heures, et de fumer comme un bon bourgeois, son cigare après déjeuner; qui se contentait régulièrement de cinq plats à sa table, et qui, assis comme un manœuvre sur un banc public, s'abaissait jusqu'à venir respirer au *Buen Retiro* le même air pur que vient y rechercher, après les ardeurs du jour, le dernier des ouvriers de Madrid.

L'impopularité du roi croissait ainsi de jour en jour, à tel point que les Grands d'Espagne, généralement si curieux d'occuper quelque charge à la cour, se tenaient soigneusement à l'écart et dédaignaient de présenter leurs femmes et leurs filles à la reine. Il est vrai que cette princesse à l'esprit élevé et au cœur charitable ne craignait pas de consacrer ses heures de loisir à l'instruction des enfants orphelins, et d'entretenir elle-même les fleurs de son parterre: crimes de lèse-étiquette, s'il en fut jamais, et, par conséquent fautes absolument impardonnables en Espagne, où, plus que partout ailleurs, fleurit le vieux dicton: *Noblesse oblige*.

Des remises de la Cour aux écuries royales, il n'y a qu'un pas. Nous nous hâtons de le franchir, et c'est avec une véritable stupéfaction que nous pénétrons dans la *Caballeriza*. De fait, rien ne ressemble moins à des écuries que ces immenses salles luxueusement décorées, qui n'ont peut-être pas leurs pareilles au monde. Sous ces voûtes élevées supportées par de gracieuses colonnettes aux formes élancées, tout respire le confort et l'élégance, et plus d'un humain envierait à bon droit le sort des heureux quadrupèdes logés dans ce palais de marbre.



LES ÉCURIES ROYALES.

Stalles et box, salles de bain et piscines de natation, forges et greniers à fourrage, ambulances et manèges, abreuvoirs et râteliers, paillasons et tapis de reps, tout enfin est aménagé avec tant de luxe et de coquetterie que le bien-être matériel des chevaux doit s'en trouver sensiblement accru.

Mais aussi, quelles superbes bêtes que celles qui sont admises à couler sous ce toit une si douce existence! Depuis le robuste Percheron jusqu'au produit le plus délicat des maquis de la Corse, depuis le pur-sang anglais jusqu'au plus fier des andalous, depuis l'étalon arabe jusqu'au poney d'Ecosse, toutes les espèces de la race chevaline se trouvent ici représentées par quelques centaines de leurs plus beaux spécimens.

Chaque animal a, soigneusement consignés sur des registres spéciaux, son nom, son histoire, sa généalogie. Son âge, sa race, son caractère même sont également mentionnés dans ces notes, et sa nourriture est très-sévèrement réglée d'après l'ensemble de ces indications. Enfin des vétérinaires et des maréchaux-ferrants sont attachés à la surveillance exclusive de l'établissement et de ses habitants; dans chaque section, un gardien-chef et plusieurs aides sont chargés des mesures de sécurité d'ordre et de propreté, et, grâce à tant de précautions, aucune odeur désagréable, aucune souillure, aucune trace d'humidité, aucun insecte ne viennent jamais importuner ces nobles animaux.

Malheureusement, tout cela n'empêche pas que la race chevaline espagnole n'ait en général beaucoup dégénéré. Une des principales causes de cette décadence réside dans les progrès immenses de l'élevage des mulets, et les choses en sont même à ce point que les chevaux sont déjà considérés comme articles de luxe, et qu'en Andalousie les gens du meilleur monde n'attellent plus guère à leurs carrosses d'autres bêtes de trait que le mulet.

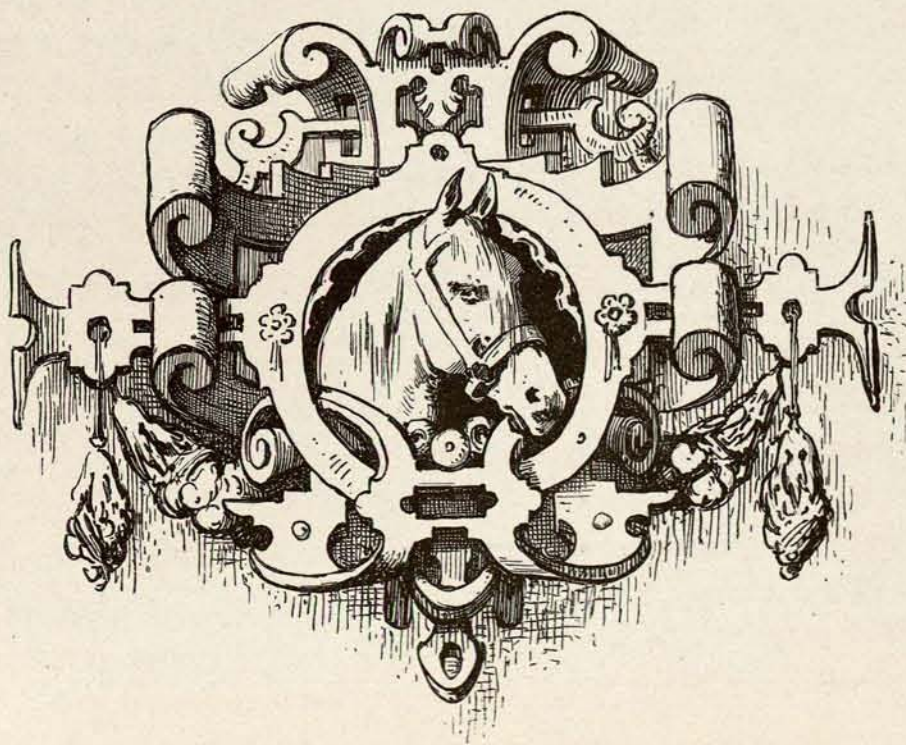
Mal soigné ou monté par un cavalier inhabile, le cheval andalou souffre visiblement. Aussi bien, le profane le plus inexpérimenté ne peut manquer d'être frappé de la mauvaise assiette des cavaliers espagnols, et ce défaut est d'autant plus regrettable qu'il force l'animal à prendre une allure absolument incompatible avec l'élégance naturelle de ses formes. De plus, presque tous les chevaux ont la queue nouée, et c'est encore là un usage des plus regrettables, puisque, non content de dépouiller ces nobles bêtes d'un de leurs plus gracieux ornements, il a encore su s'introduire jusque dans le domaine des arts, où il diminue sensiblement l'effet sculptural des statues équestres.

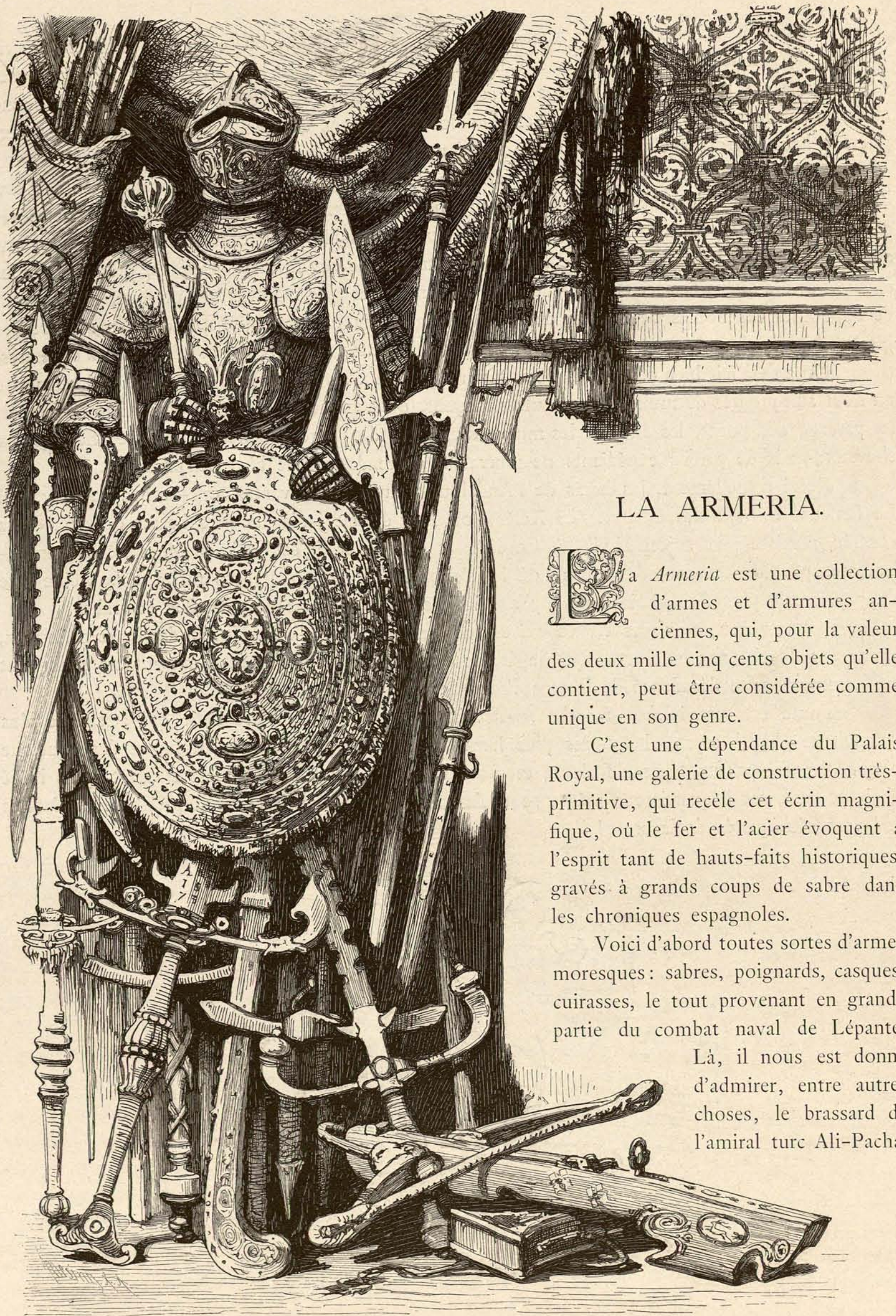
On a déjà fait bien des efforts pour rendre un peu d'activité à l'élevage du cheval et mettre un frein aux progrès du mulet. Entre autres moyens, on a même eu cette idée singulière de frapper, au passage des ponts, les ânes et les mulets d'un droit de péage supérieur à la taxe afférente aux chevaux; mais de pareils expédients ne pouvaient guère donner de bien beaux résultats.

Aussi actuellement, les haras de l'Andalousie, autrefois si vantés, ont-ils beaucoup baissé! La fameuse *Cartuja* des environs de Xérès, où l'on élevait jadis les plus beaux chevaux de la contrée, n'existe plus aujourd'hui. A Cordoue et à Andujar, il est vrai, quelques riches gentilshommes possèdent encore des haras, où ils s'efforcent de conserver sans mélange la vieille race du pays, mais plus d'un croisement n'y a déjà glissé que trop de sang anglais et arabe.

Les nombreuses guerres civiles qui ont déchiré l'Espagne, la dissolution des haras nationaux, les ventes de chevaux en Portugal et la faveur extraordinaire qui s'attache aux mulets expliquent suffisamment cette décadence de la race chevaline espagnole.

Toute créature ici-bas marche au-devant d'une fin inévitable. Celle qui attend le plus souvent le cheval espagnol est des plus lamentables: presque toujours, il meurt dans quelque cirque, éventré par un taureau furieux, et, pour comble d'humiliation, il est aussitôt après brûlé chair et poil, car l'équarrisseur même se déclare impuissant à retirer aucun profit de misérables cadavres déchiquetés de la sorte!





LA ARMERIA.

La *Armeria* est une collection d'armes et d'armures anciennes, qui, pour la valeur des deux mille cinq cents objets qu'elle contient, peut être considérée comme unique en son genre.

C'est une dépendance du Palais Royal, une galerie de construction très-primitive, qui recèle cet écrin magnifique, où le fer et l'acier évoquent à l'esprit tant de hauts-faits historiques, gravés à grands coups de sabre dans les chroniques espagnoles.

Voici d'abord toutes sortes d'armes moresques : sabres, poignards, casques, cuirasses, le tout provenant en grande partie du combat naval de Lépante.

Là, il nous est donné d'admirer, entre autres choses, le brassard de l'amiral turc Ali-Pacha,

tué dans cette même bataille, le 5 octobre 1571, par les soldats de Don Juan d'Autriche, et l'épée de Boabdil, le dernier roi maure de Grenade, surnommé *el Chico*, en raison de l'exiguïté de sa taille. C'est lui qui, assiégé dans sa capitale par Ferdinand-le-Catholique et forcé de capituler le 2 janvier 1492, remit en personne, près du pont du Génil, sa vaillante épée aux mains de son vainqueur, ruinant ainsi à tout jamais la domination des Maures en Espagne.

Une autre épée non moins célèbre est celle de l'illustre Cid Campeador, qu'ont si souvent chantée les romanciers, et qui porte, gravé sur sa fine lame de Tolède du onzième siècle, son nom de *Colada*.

Non loin d'elle, on nous fait voir encore le glaive de ce Pélage, qui, descendu de la montagne sous les habits grossiers du pâtre, en vint un jour à sauver sa patrie et à régner sur elle; l'épée du grand capitaine Gonzalo de Cordova, sur laquelle les princes des Asturies devaient prêter serment; enfin celles de Fernand Cortès et du duc d'Olivarès.

Un égal intérêt s'attache à l'inspection des riches armures de toute époque, qui s'étendent à perte de vue dans la galerie de l'*Armeria*. Entretienues avec le plus grand soin, elles se présentent au visiteur dans un parfait état de conservation, et sont disposées avec beaucoup de goût, soit à l'air libre, soit derrière des vitrines, selon leur valeur respective.

A côté des armures de petit modèle à l'usage de la jeunesse guerrière, il en est une qui paraît véritablement colossale, avec sa large carrure: c'est celle de Jean Frédéric de Saxe. Apportée à Madrid en 1547 par Charles-Quint, qui venait de faire ce prince prisonnier à la bataille de Mühlberg, elle est aujourd'hui exposée parmi ces admirables œuvres d'art, qui servirent jadis d'armures à Charles-Quint, à Philippe II, à Fernand Cortès, à Pierre-le-Cruel, à Christophe Colomb et à Don Juan d'Autriche. Le casque de ce dernier passe pour un des principaux chefs-d'œuvre de Benvenuto Cellini: quant à l'authenticité de l'armure du Cid, elle a donné naissance à des doutes assez légitimes.

Enfin, un grand intérêt historique s'attache encore à la cuirasse de Philippe II, bien connue sous le nom de *la noire*; à la civière de Charles-Quint, dans laquelle ce malheureux prince goutteux a fait, dit-on, toutes ses campagnes; au service de table ainsi qu'aux plats d'étain, dont il avait coutume de se servir au cours de ses expéditions militaires.

C'est ainsi que la longue galerie de l'*Armeria* regorge d'armes précieuses et que chaque pas vient retracer à nos yeux quelque nouvel épisode de l'histoire d'Espagne. Dans ce livre d'or, dont nous avons feuilleté et déchiffré pendant des jours entiers les pages ouvertes à tous, gisent ensevelis de grands et sublimes souvenirs; mais, si nous venons à rechercher les héros que nous rappelle cette sombre lecture, nous ne les retrouvons plus: ils n'ont laissé vivants dans cette salle que leurs grands noms et le souvenir de leurs vaillants exploits.

En quittant, le front pensif, les galeries de l'*Armeria*, nous nous dirigeons vers la Plaza de Oriente. C'est un joli parterre de fleurs, qu'encadrent élégamment le théâtre royal, plusieurs magnifiques hôtels particuliers et la façade de derrière du Palais Royal, dont la façade principale donne, comme nous avons déjà eu occasion de le dire, sur le Mançanarès.

Au milieu de la place, se dresse sur un socle élevé le bronze colossal de la statue équestre de Philippe IV. Le monarque est en selle sur un lourd cheval de bataille, et l'animal, debout sur ses jambes de derrière, s'apprête à franchir quelque obstacle.

L'histoire de cette statue est assez singulière. Le roi Philippe IV, après s'être fait peindre par Vélasquez dans cette attitude équestre qu'il affectionnait sans doute particulièrement, eut la singulière idée d'envoyer en Toscane le portrait qu'avait fait de lui l'immortel artiste et qui excite encore de nos jours au musée de Madrid l'admiration de l'école réaliste. A la cour de Toscane vivait alors le célèbre sculpteur Pedro Tacca: sur l'ordre de Philippe, il se mit en devoir de

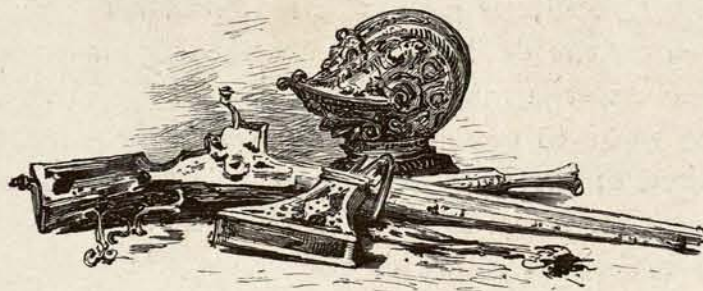
reproduire en bronze avec une fidélité minutieuse l'œuvre de Vélasquez, et c'est ainsi qu'il réussit à accomplir ce tour de force, jusqu'alors à peu près inédit, de faire tenir exclusivement sur ses jambes de derrière un cheval de bataille en train de se cabrer.

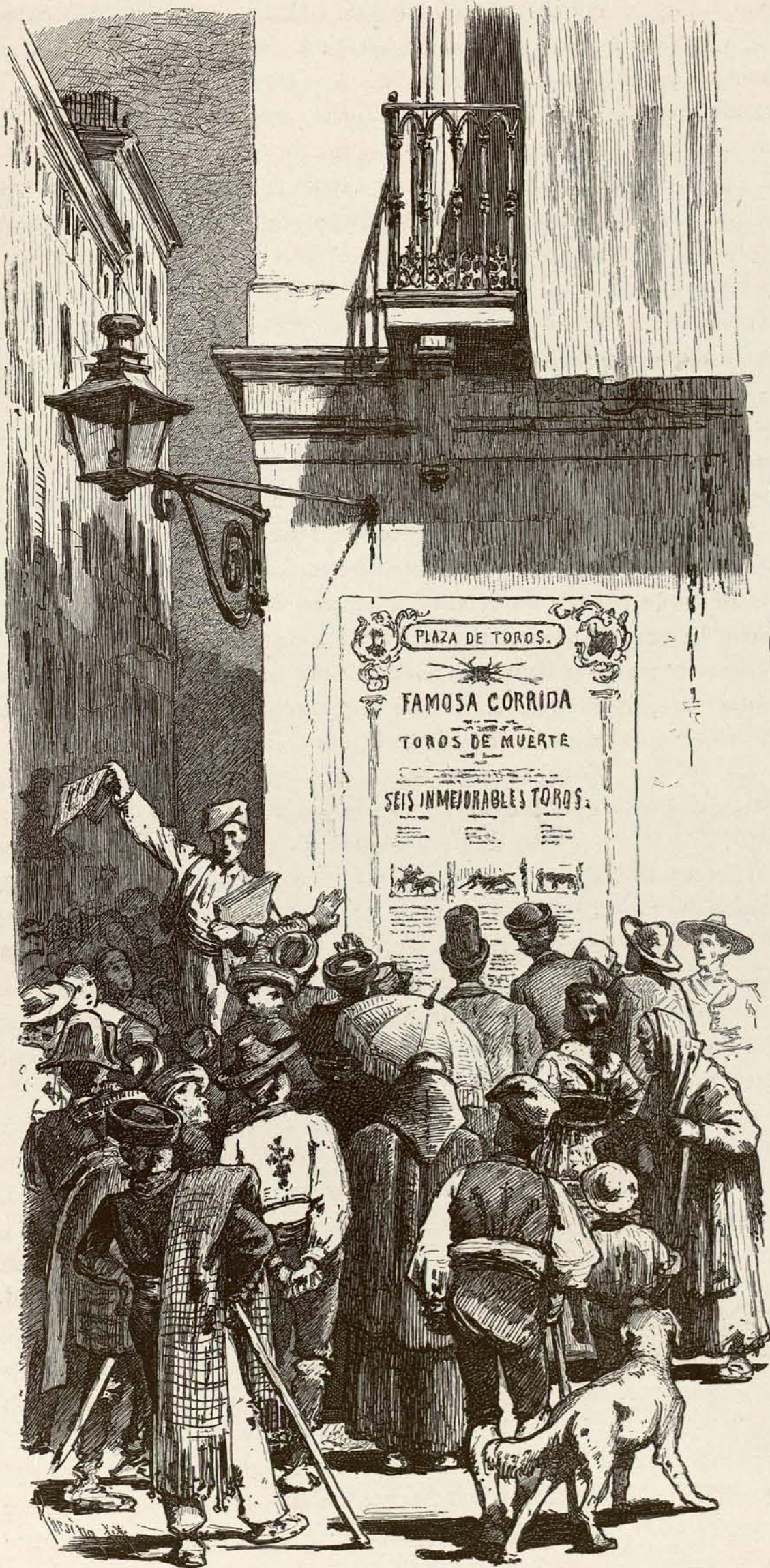
La reconnaissance du souverain ne fit assurément pas défaut au sculpteur, puisque Philippe s'empressa de lui conférer, comme le montre un des bas-reliefs du piédestal, le grand cordon de l'ordre de Saint Jacques, mais cela n'empêche que les formes du cheval, déjà beaucoup trop lourdes sur la toile de Vélasquez, le paraissent encore bien davantage dans la statue de Tacca; et, dès lors, le plus grand mérite de son œuvre consiste peut-être à se détacher admirablement sur le fond bleu de l'horizon.

Nous ne pouvons guère quitter la Plaza de Oriente, sans honorer d'un regard le Théâtre Royal, qui compte, pour la grandeur de sa salle et le luxe de ses aménagements, parmi les principaux d'Espagne. L'hiver, pendant la clôture du cirque des taureaux, l'opéra italien et espagnol constitue pour le public madrilène, toujours très-friand de spectacles, la plus grande attraction de la saison. Au reste, outre les jouissances musicales qui lui sont offertes à profusion, il peut encore aller voir, aux théâtres del Principe et de la Cruz, le véritable drame espagnol, et trouve, dans les vaudevilles et les comédies de genre des Variétés et de la Zarzuela, une agréable distraction.

En Espagne, le temps des représentations du grand répertoire de Caldéron, de Cervantès et de Lope de Véga est malheureusement passé, et il s'en serait certainement suivi une décadence complète de la comédie nationale, si le Gouvernement n'avait fini par s'intéresser directement au sort de ces grandes écoles populaires, qu'on nomme des théâtres. Malgré cela, l'excellente idée de fonder une véritable scène classique espagnole, telle que la Comédie-Française de Paris, n'a pas trouvé d'écho dans les rangs du public insouciant de la péninsule, et l'on ne saurait à coup sûr le déplorer assez, car il n'est peut-être pas de peuple au monde qui possède autant de grands poètes tragiques.

Un autre fait également lamentable, c'est la complète décadence du ballet espagnol, et, par suite, celle de la danse nationale elle-même. Plus encore que la langue, elle savait rendre à merveille l'originalité du caractère ardent de ce peuple, qui semblait né pour les gracieux exercices de l'art chorégraphique; et voici qu'aujourd'hui, méprisée et proscrite, reléguée avec son pittoresque accompagnement de castagnettes et de tambours de basque dans les quartiers populaires les plus reculés, elle en est réduite à ne plus déployer son charme poétique que dans l'atmosphère enfumée des tavernes des faubourgs.





LES LECTEURS DE PLACARDS.

LES COURSES DE TAUREAUX.

«Quien quiere tablancillos?
Sol, Sol y Sombra, Sombra!»

Erascuelo, l'enfant chéri du public, va enfin, après une interminable absence de deux mois passés sur un lit de douleur, reparaître aujourd'hui pour la première fois sur la *Plaza de Toros!* Telle est la grande nouvelle annoncée par toutes les feuilles de la presse nationale et reproduite à profusion par d'immenses affiches roses apposées sur les murs de la Puerta del Sol. La foule se presse devant ces placards; chacun prétend les lire de ses propres yeux et tient à se convaincre par soi-même: car jusque-là, plus d'un reste incrédule.

Le ciel s'est, comme toujours, montré propice aux Madrilènes. Un soleil ardent éclaire déjà ce jour de fête, puisque c'est là le seul nom applicable à la journée qui se prépare, et, en parcourant les affiches, il est heureusement inutile de s'arrêter autrement à la fameuse formule d'usage *Si el tiempo no*

lo impide (Si le temps ne s'y oppose pas). Aussi bien, il existe à Madrid cette croyance fermement établie que le soleil inonde toujours les courses de taureaux de ses rayons les plus bienveillants, et le fait est que l'événement justifie généralement la confiance populaire.

Grands et petits, jeunes et vieux, tous n'ont que le nom de Frascuelo à la bouche, car, jusqu'aux enfants en bas âge, tous s'intéressent à qui mieux mieux au héros du jour. Et quelle n'a pas été, pendant les deux longs mois qui viennent de s'écouler, la douleur de Madrid, que dis-je! de l'Espagne tout entière, alors que, dans la *Corrida* du 17 avril 1877, le célèbre *torero*, cherchant à protéger un des *banderilleros* de son quadrille contre les coups d'un taureau furieux, eut été enlevé par les cornes de l'animal et lancé en l'air par trois fois, avant que ses camarades pussent voler à son secours!

Ce jour-là, presque blessé à mort, Frascuelo fut transporté en civière à l'hôpital de la Caridad. Pendant tout le temps de sa maladie, chaque jour vit s'accroître le nombre des personnes, qui venaient anxieusement s'enquérir de son état. Du fond des contrées les plus reculées, des centaines de télégrammes et de messages demandaient sans cesse des renseignements sur les progrès de sa convalescence. Deux fois par jour, les équipages du high-life passaient à la Charité, et, tous les matins, des laquais, galonnés d'or sur toutes les coutures, allaient chercher des nouvelles à l'hôpital de la part de Sa Majesté. Pendant deux mois, tous les journaux de la péninsule publièrent quotidiennement le bulletin de la santé du *torero*, et lorsqu'enfin la guérison vint lui permettre de quitter son lit, ce fut dans tout Madrid un long cri d'allégresse. Bientôt après, la nouvelle de sa prochaine réapparition dans l'arène fut donnée comme probable, et quand on put la considérer comme certaine, la capitale entière se livra, comme au lendemain d'une victoire décisive, à des réjouissances publiques si franches et si bruyantes, qu'un roi eût été en droit de les envier.



BILLET DE CIRQUE.

Aujourd'hui, c'est enfin le grand jour si longtemps désiré! Aucun contre-temps ne peut plus venir tromper l'attente du public et faire différer le spectacle. Le combat aura lieu!

Aujourd'hui, chacun dans Madrid a partagé son temps autrement que d'habitude, chacun a changé l'heure de ses premiers repas, *almuerzo y comida*, et, dès maintenant, le bon curé de la basilique d'Atocha sait, à n'en pas douter, qu'il n'aura pas grand'monde à son sermon du soir.

Quelle agitation depuis l'aube sur la Puerta del Sol! c'est à peine en vérité s'il est possible de s'y frayer un chemin. Les trottoirs et le macadam sont encombrés de monde, et les tramways eux-mêmes ont dû suspendre leur service dans le quartier, car pas une voiture, pas un cheval, pas un mulet ne seraient aujourd'hui capables de fendre la foule. La rue de la Montera, d'Alcala, la Carrera San Gerónimo jettent sur la place des milliers de personnes; les cafés regorgent de consommateurs; plus de la moitié des habitants de la capitale sont depuis le matin sur pied, en quête de la moindre petite place et du plus mauvais des billets de cirque. Aujourd'hui, toute l'Espagne semble s'être donné rendez-vous à Madrid, et le dernier des balayeurs de la ville s'est transformé pour la circonstance en un véritable *Aficionado*, un amateur forcené, un sportsman de la tauromachie.

Côte à côte nous apercevons, dans la foule, des Catalans, des Aragonais et des Basques; plus loin, des indigènes des îles Baléares et de l'Andalousie; derrière eux, des Portugais et nombre de Français. Mais, Espagnols et étrangers, tous n'ont ici qu'une seule et même pensée, et cette pensée n'a d'autre objet que Frascuelo.

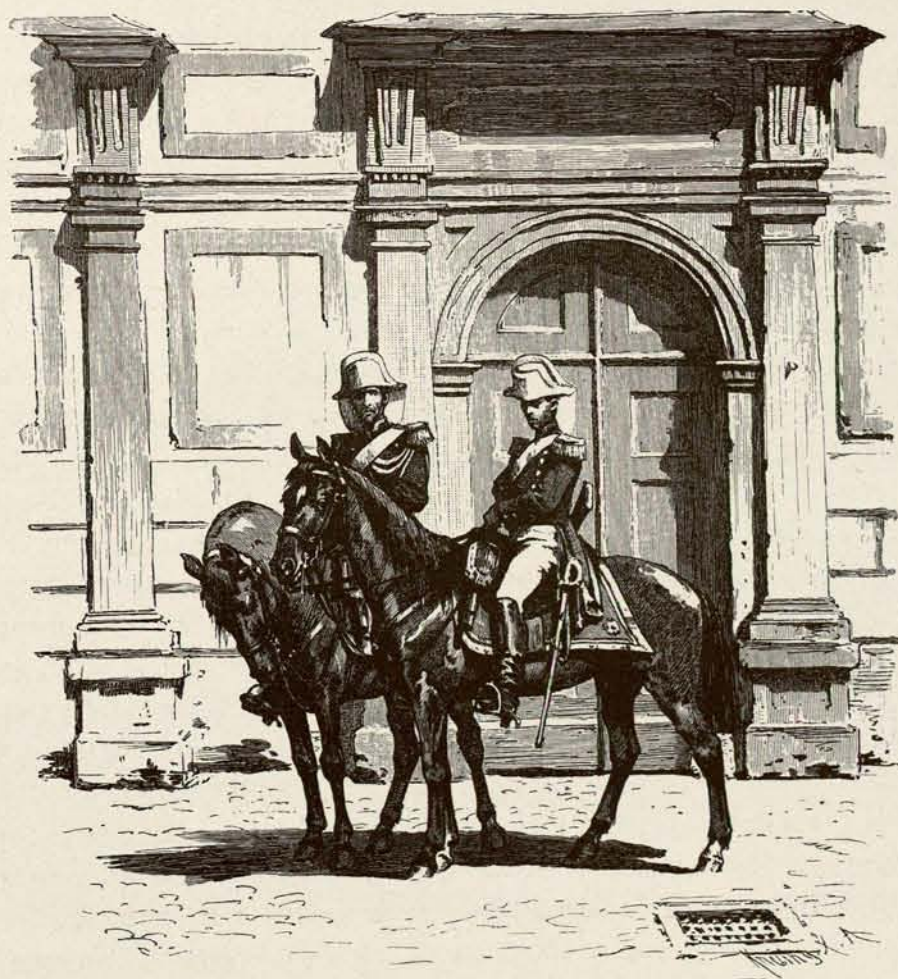


LE DÉPART POUR LES COURSES DE TAUREAUX SUR LA PUERTA DEL SOL.



Partout, on agiote effrontément sur les billets, et l'acheteur n'arrive guère à les obtenir à moins de six, huit et dix fois leur valeur normale. Quant aux programmes, ils ont tous été enlevés dès le matin, ou du moins l'on ne peut plus s'en procurer qu'au moyen des agences.

Grâce à notre excellent *Portero*, nous nous trouvions en possession de *tabloncillos sol y sombra*, c'est-à-dire de stalles, qui, pendant la représentation, devaient se trouver successivement au soleil et à l'ombre. Le prix régulier de ces places n'excédait pas douze réaux, mais comme ce digne homme d'aubergiste avait eu l'extrême obligeance de ne nous les compter qu'à vingt francs, soit à peine au quintuple de leur valeur, et que, d'autre part, il eût été impossible de se procurer à aucun prix des places entièrement à l'ombre, nous dûmes encore nous estimer fort heureux du marché.



LES ALGUAZILS.

A peine l'horloge de la Puerta del Sol a-t-elle sonné midi que les Alguazils ou gardes municipaux à cheval viennent se ranger, pour maintenir l'ordre dans la circulation, dans la rue d'Alcala, qui est, pour les voitures, la voie d'accès à la Plaza.

Cette garde magnifique, exclusivement composée d'hommes superbes, triés sur le volet avec un soin jaloux, porte encore l'uniforme des anciens gardes à cheval de Napoléon : les bottes à l'écuycère, le frac étroitement ajusté et terminé par de longues basques en pointe ornées à leur extrémité d'une grenade brodée, le tricorne en bataille. Un fourreau de toile d'une blancheur éblouissante protège le chapeau contre la poussière et le soleil, et un voile de même étoffe, qui tombe jusque sur la nuque de l'homme, lui rend le même office. De même que le gendarme français, dont il porte à très-peu de chose près le costume actuel, l'alguazil est armé du sabre et de la carabine, jetée en bandoulière sur les épaules.

Les deux chaussées latérales de l'avenue d'Alcala sont couvertes d'omnibus de toutes formes et de toutes dimensions; les attelages de mules ont peine à se défendre contre les mouches et mettent en branle, à chaque mouvement de tête comme à chaque coup de queue, les innombrables grelots de leurs brides; c'est, tout le long de l'Alcala, un joyeux carillon qui ne fait qu'augmenter les bruits étourdissants de la rue.

D'une voix criarde, les conducteurs d'omnibus offrent leurs véhicules, à des conditions qui varient, suivant les voitures, de un à quatre réaux, mais, pendant le trajet, une fois sortis du territoire soumis à l'action de la police, ils n'ont généralement rien de plus pressé que d'abuser de la situation du voyageur abandonné à leur discrétion, et lui réclament impudemment le double du prix convenu.

Les mules ont revêtu leur superbe harnachement des dimanches, et sont tellement surchargées de flots, de houppettes et de pompons de laine, rouges, bleus, jaunes et verts, de la grosseur du poing, que, dans toute la tête de l'animal, il n'y a guère que les yeux qui restent à découvert. La crinière, habilement tressée, est entrelacée de rubans de couleur, et, luisantes de propreté, scintillent, comme autant de miroirs minuscules, une foule de petites plaques de métal et de boucles de laiton qui décorent les courroies des harnais, ainsi que des centaines de clochettes et de grelots appendus au collier, à la bricole et au surdos. Fraîches et pimpantes, ces magnifiques bêtes sont là, rangées les unes à côté des autres, aux lieux de stationnement, et piétinant le sol avec impatience, attendent ainsi pendant des heures entières le moment du départ.

Les balcons se garnissent de *señoras* et de *señoritas*, les éventails s'agitent, les têtes sont sans cesse en mouvement et les langues vont leur train.

Une poussée de la foule nous jette tout-à-coup de l'autre côté de l'Alcala, pendant que quelques charrettes, et, derrière elles, des paysans, portant leurs femmes en croupe à dos de mulet, d'âne ou de cheval, cherchent vainement à traverser. Enfin, comme pour jeter encore plus de variété dans cette scène déjà si pittoresque, on voit de loin s'avancer joyeusement des cavalcades entières de jeunes gars de la campagne, qui, venus pendant la nuit à la ville, étalent volontiers à tous les regards un costume élégant qui leur sied à ravir: la veste, la *Faja* et les guêtres de cuir entr'ouvertes sur le côté; à la main, un long bâton paré d'un beau bouquet, et quelques fleurs au Sombrero.

Les particularités étranges et insolites de ce spectacle des rues tiennent perpétuellement l'œil et l'oreille au guet. Il n'existe peut-être rien de pareil au monde, et, pour trouver quelque terme de comparaison, il faudrait sans doute remonter jusqu'aux splendides cortéges de l'ancienne Rome et à ses processions de cirque. Et encore, semble-t-il impossible que ces solennités aient jamais offert autant de variété dans les costumes, autant d'animation dans la foule, autant de charme dans l'ensemble!

Bien qu'il soit encore beaucoup trop tôt, on voit déjà se dessiner au sein de la masse compacte des promeneurs un courant d'attraction très-nettement accusé. Presque insensiblement, le flot des curieux se trouve entraîné, comme par une force irrésistible, vers le bel arc de triomphe de Charles III, car c'est dans la direction de ce monument imposant que s'élève, avec son immense amphithéâtre d'un style moresque assez douteux, la Plaza de Toros.

On sait, qu'au sortir de la gare par laquelle ils arrivent, les taureaux de combat nécessairement en liberté, sont aussitôt confiés à certains *picadores* ou gardiens à cheval, et qu'ils sont ensuite dirigés sur l'arène sous la conduite de bœufs nommés *mansos* connaissant le chemin. Comme un pareil cortège ne pourrait traverser sans danger des quartiers populeux et des rues habitées, tous les cirques se trouvent forcément relégués hors des villes dans des parages paisibles et peu fréquentés. Madrid possède, pour sa seule part, deux de ces amphithéâtres. L'ancien, devenu

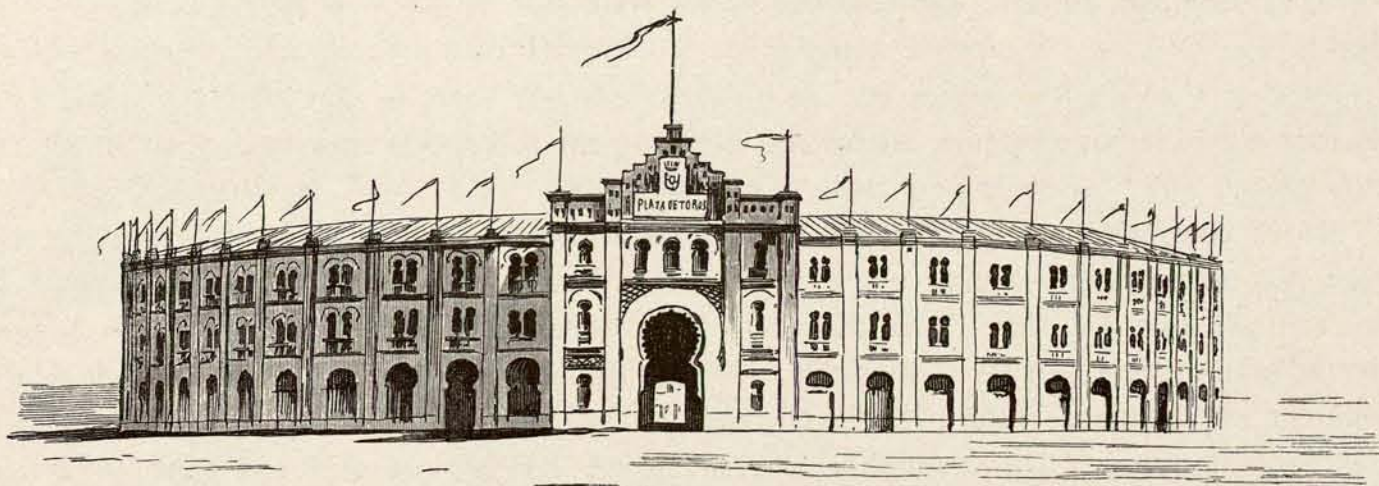


CONVOI DE TAUREAUX EN ROUTE POUR LE CIRQUE.



trop étroit pour satisfaire aux exigences actuelles et à l'affluence toujours croissante des spectateurs, n'est plus en service aujourd'hui. Quant au nouveau, il est situé en pleine campagne, à trois kilomètres environ de la porte d'Alcala et à proximité de la gare, à laquelle il est relié par une route exclusivement réservée aux convois de taureaux. Sur le derrière de l'édifice, à l'opposite de l'entrée principale dont le portail est tourné vers la ville, se trouvent, à côté des bâtiments de l'administration, les écuries et les étables, où les pauvres condamnés à mort arrivent directement par une rampe spéciale.

La Plaza de Toros est prise à bail pour la saison par un entrepreneur. Indépendamment de toutes autres redevances, le locataire doit abandonner, sur la recette de chaque représentation, une somme de vingt mille francs à l'hôpital municipal : il est vrai qu'en retour cet établissement donne gratuitement ses soins aux *toreros* malades ou blessés, mais toutes les autres dépenses qu'entraîne ce genre de spectacles restent à la charge de l'impresario. Il fournit les taureaux et les chevaux, les mulets et les palefreniers, paie aux toreros un salaire fort élevé proportionné à leur réputation, rétribue même éventuellement leurs quadrilles de combat, et n'a, pour faire face à



LE NOUVEAU CIRQUE DES TAUREAUX.

tant de frais, que les recettes des représentations. A part les loges ou *palcos*, qui sont toujours, comme dans nos grands théâtres et nos opéras, retenues à l'avance par les représentants de l'aristocratie et de la haute finance, toutes les autres places restent accessibles au public à des conditions déterminées, mais, enlevées le plus souvent par des marchands de billets, elles n'arrivent guère aux mains du spectateur sans passer par l'intermédiaire de ces spéculateurs.

Les combats ont lieu régulièrement une fois par semaine, sans compter les dimanches et fêtes, depuis avril jusqu'en septembre. C'est en été que les taureaux sont le plus fougueux, mais comme à cette époque de l'année le public n'a plus d'autres spectacles à sa disposition et qu'il lui faut des jeux quand même, ces *corridos* cadrent alors d'autant mieux avec le *modus vivendi* des Espagnols, que Madrid peut toujours au cœur de la saison compter sur le beau temps. Pour bien comprendre quelle influence cette dernière circonstance a sur le sort du locataire du cirque, il faut savoir que les taureaux de combat, une fois amenés dans l'arène, doivent nécessairement y être tués dès le lendemain de leur arrivée, car autrement ils dépérissent à vue d'œil et sont à peine capables, deux jours plus tard, de soutenir la lutte. Tout ajournement des représentations fait donc courir à l'entrepreneur des risques très-sérieux, mais, heureusement pour lui, il n'y a guère en moyenne à Madrid que cinquante jours de pluie par an, et le temps y est constamment beau pendant l'été. C'est même à cette particularité que les veilleurs de nuit

de la capitale doivent leur nom de *serenos*, car, chargés d'indiquer l'état du temps aussi bien que les heures, ils sont presque toujours à même d'annoncer le beau fixe, *sereno*.

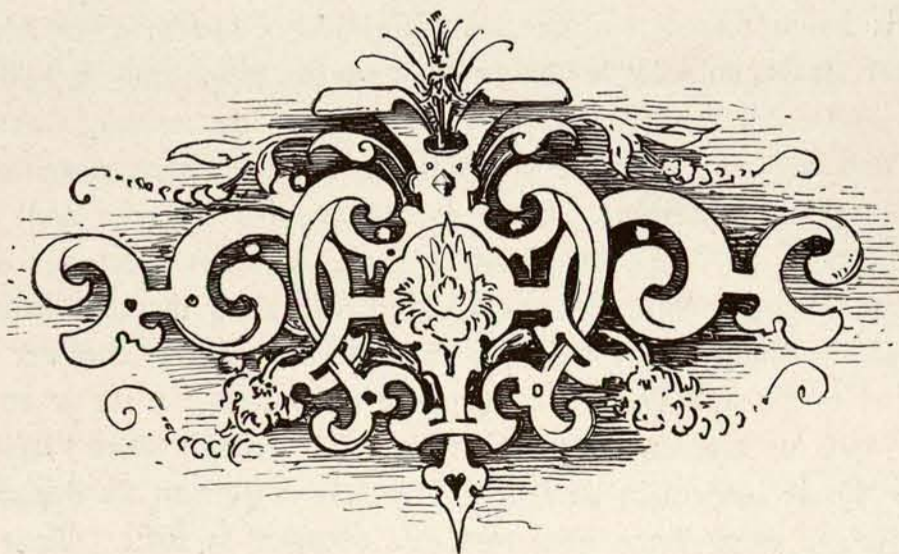
Les *toreros*, et principalement les *espadas*, touchent des gages énormes, et jouissent incontestablement, comme autrefois les gladiateurs de Rome, de la faveur des femmes. Il serait sans doute absolument impossible de détruire en Espagne la mode de ces spectacles: autant vaudrait essayer de détourner vers d'autres voies le caractère national des habitants. En fait, ces jeux sont, pour ainsi dire, passés dans le sang du peuple, et, à tout prendre, ils ne sont guère plus cruels que la chasse à courre, les courses de chevaux et tant d'autres divertissements modernes, qui consistent à mettre pareillement aux abois de pauvres animaux, non sans exposer inutilement plus d'une vie humaine.

A mesure que l'heure de la représentation approche, l'exaltation de la foule va croissant. Les voitures commencent à rattraper les piétons et les cavaliers, à lutter de vitesse entre elles et à se dépasser à l'envi. Dix fois peut-être, les omnibus à quatre et à six chevaux ont déjà fait, aller et retour, le chemin de la Puerta del Sol au cirque, et rançonné de leur mieux le plus de voyageurs possible.

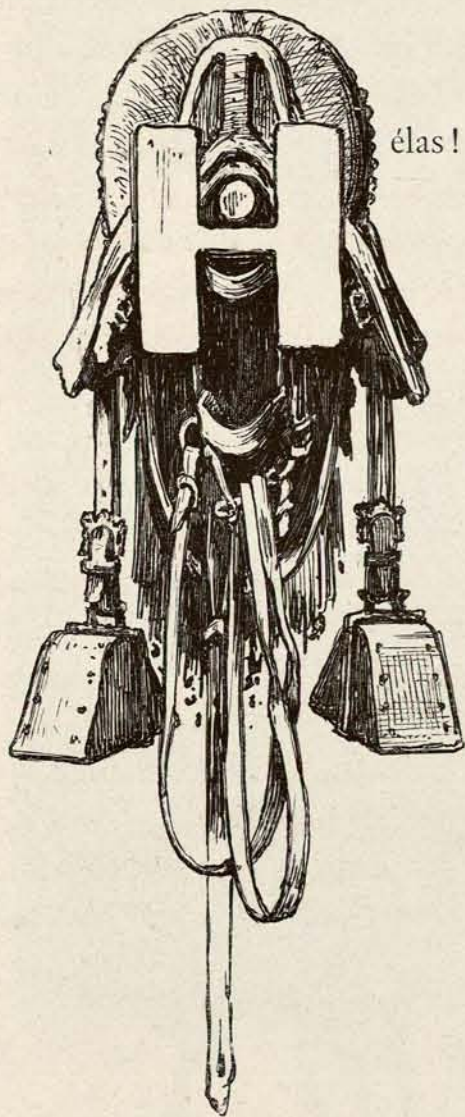
Il va sans dire du reste que tous les fiacres sont pris, et dès lors, pour quiconque redoute, ne fût-ce que pour un instant, le supplice de la captivité dans un véhicule bondé jusque dans ses recoins, il n'est d'autre moyen que de prendre de bonne heure le chemin des piétons, car, si la distance n'excède pas quelques kilomètres, elle ne peut se franchir en revanche, au milieu d'une pareille cohue, qu'à l'allure la plus lente.

Nous commençons par aller puiser dans un bon déjeuner à la fourchette la force et le courage nécessaires pour affronter une séance de cinq heures et assister à un spectacle qu'il faut subir, bon gré mal gré, jusqu'à la dernière goutte de sang. On ne saurait en effet songer à quitter la salle avant la fin de la représentation; les bancs sont garnis de telle sorte qu'il serait absolument impossible de fendre les flots pressés de la foule, sans provoquer des colères et des vociférations unanimes. Un évanouissement même ne servirait de rien aux gens qui ont des nerfs: le public n'y ferait seulement pas attention.

Prenons-en donc d'avance notre parti, et pénétrons résolûment dans l'arène.



LES COULISSES DE L'AMPHITHÉÂTRE.



élas! dans les écuries du cirque, véritables antichambres de la mort, ils ne sont pas moins de cent vingt-deux chevaux, cent vingt-deux condamnés! Tout-à-l'heure ils vont se relayer dans l'arène et se céder à tour de rôle les postes de combat, mais tous, quoi qu'il arrive, aujourd'hui ou demain, demain ou dans huit jours, ils tomberont jusqu'au dernier, car, dans une seule représentation, il reste ordinairement sur le sol un quart au moins de l'effectif des écuries.

On comprend aisément que, dans ces conditions, la *Caballeriza* de la *Plaza de Toros* ne saurait être un édifice bien luxueux ni prétendre à passer pour un modèle d'ordre et de propreté.

Des myriades de mouches tourmentent les pauvres bêtes, qui, battant l'air sans relâche de leur queue dénudée et de leurs ruades impuissantes, s'efforcent de chasser la troupe importune de leurs bourreaux.

Pas une botte de paille pour offrir une couchette à ces chevaux; pas une étrille, pas une brosse pour leur apporter le moindre soulagement. Semblables à de pauvres proscrits auxquels nul ici-bas ne s'intéresse, c'est à peine s'ils ont, pour soutenir leur misérable existence jusqu'au terme fatal, une maigre nourriture.

Ce ne sont plus des chevaux que ces pauvres animaux amaigris par la faim: ce sont des haridelles, qui, tombées au dernier degré de leur race, affligées de toutes les infirmités du codex vétérinaire, n'ont plus que juste assez de force pour servir un instant de jouet aux passions du public et se faire découdre cruellement sous ses yeux.

A voir ces rossinantes, debout sur leurs pauvres jambes fléchissantes, la tête et les oreilles piteusement baissées, on pourrait croire en vérité qu'elles ont comme un pressentiment de leur triste destin.

Tout à côté de l'écurie, une porte s'ouvre sur l'infirmerie, sur l'hôpital de ces déshérités du sort. Mais là, pour peu que vous éprouviez de compassion devant les souffrances et les tortures des animaux, gardez-vous bien d'entrer ou passez en fermant les yeux.

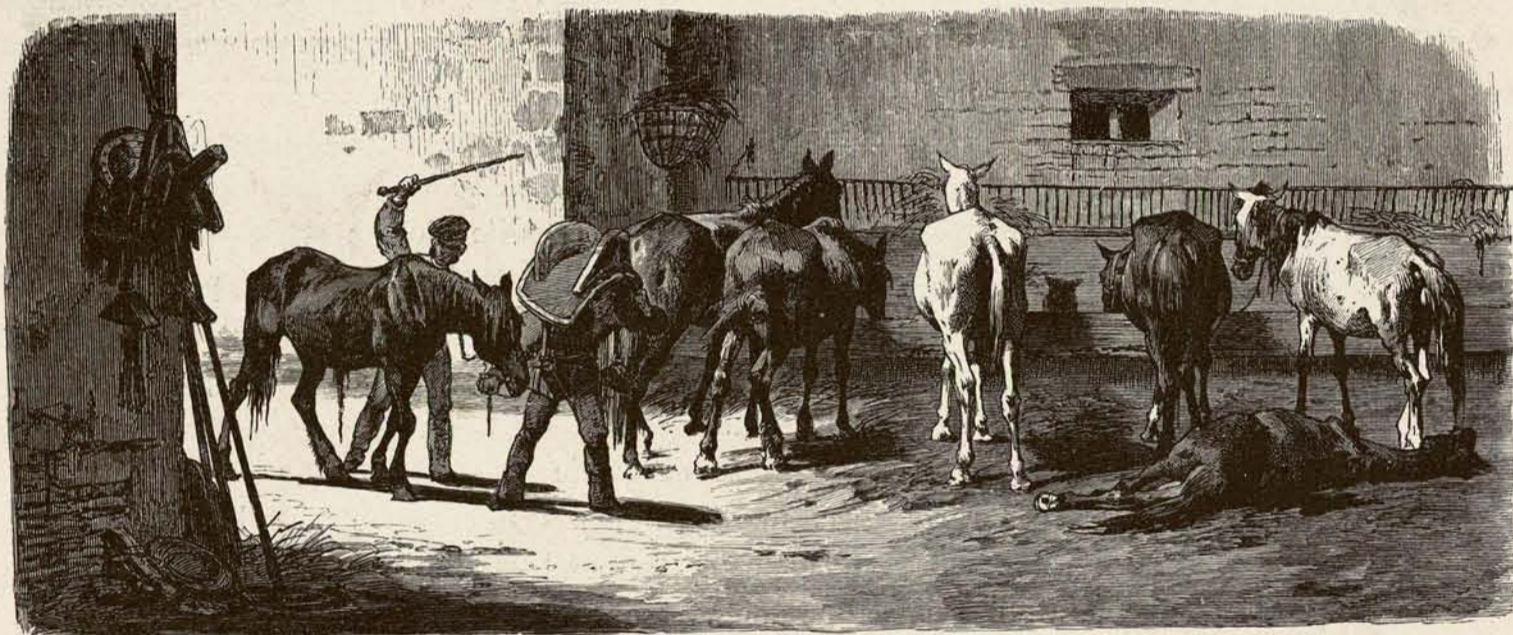
Etendues de toute leur longueur sur le pavé nu, les pauvres bêtes qui ont déjà subi les horreurs de l'arène sont là aux trois quarts mortes, se tordant de douleur dans des mares de sang et d'immondices: celles-ci à moitié éventrées, celles-là étalant aux regards un poitrail décousu ou des flancs lacérés, d'autres enfin couvertes de hideuses plaies gangrenées, où des milliers de mouches s'attachent avec acharnement. Et, pour comble d'horreur, il faut songer que la plupart de ces malheureux animaux, trop vigoureux encore pour succomber à leurs blessures,

reparaîtront un jour dans l'arène, dès que leur état leur permettra de se tenir à peu près sur leurs jambes!

Quel contraste ces lamentables fantômes de chevaux ne forment-ils pas avec ces jeunes taureaux qui, grassement nourris dès l'origine dans les fertiles prairies de la montagne, également ignorants de l'étable et du joug, sauvages comme des loups et ardents comme des cerfs, sont arrivés hier des pâturages de l'Andalousie, dans toute l'exubérance de la vitalité et de la force!

Eux aussi cependant, ils tomberont bientôt sous les coups habiles et astucieux de l'homme. Mais, en attendant, prisonniers dans leurs *torils* ou petites cages étroites et absolument obscures ouvrant directement sur l'arène, rangés pacifiquement les uns derrière les autres et condamnés par l'exiguïté du local à une immobilité presque complète, ils jouissent pour quelques instants encore du dernier répit du condamné.

Les établissements d'élevage ou *Ganaderias*, que Don Manuel Garcia Lopez Puente de Colmenar dirige dans les Antes de Aleas, ont fourni aujourd'hui quatre de leurs plus nobles taureaux :



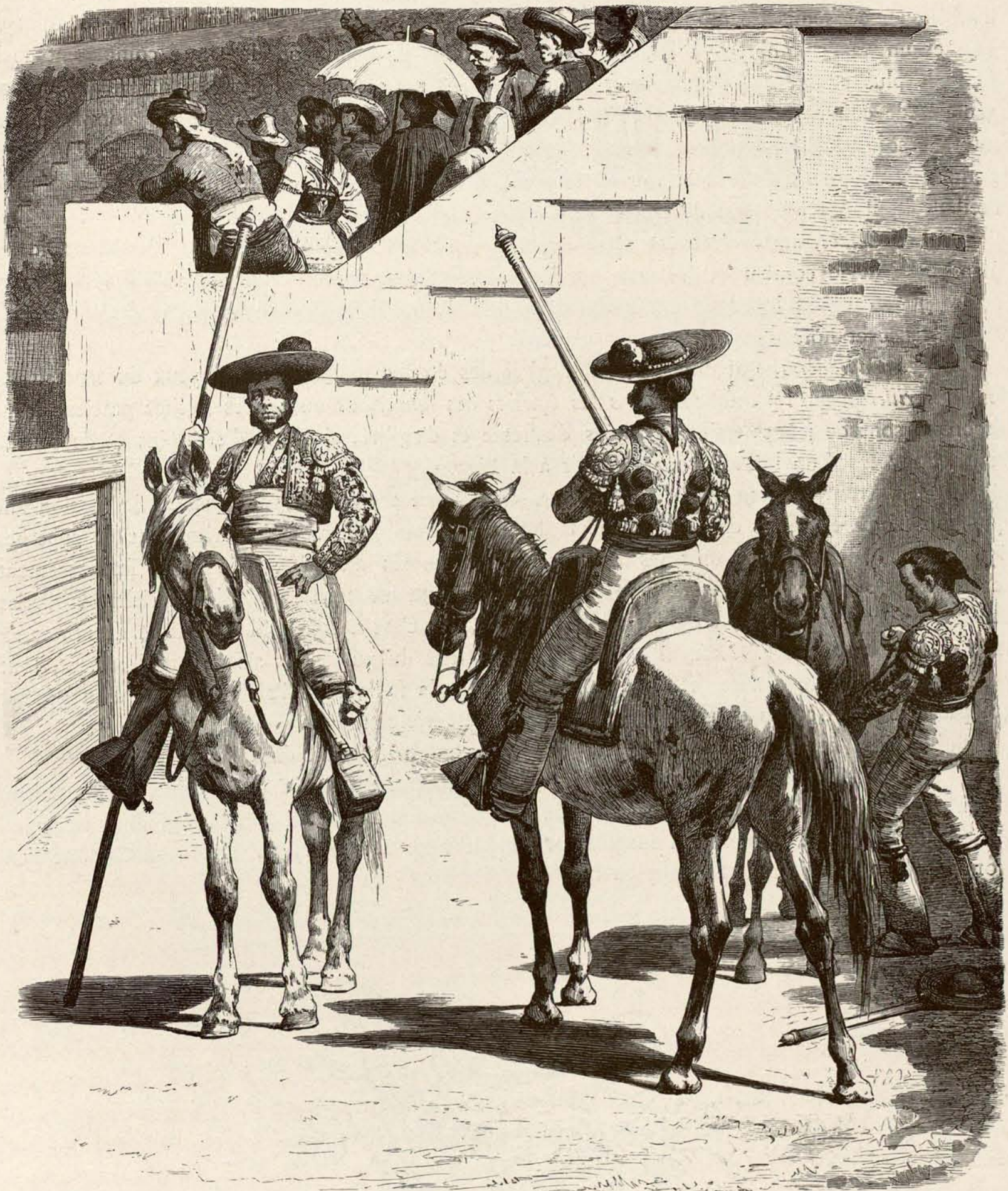
ÉCURIE POUR LES CHEVAUX BLESSÉS DANS L'ARÈNE.

Careto, Ojelao, Doblao et Culebro, ainsi que les appelle le programme. Ceux qu'a envoyés de son côté, du fond des Antes de Concha y Sevilla, la *Ganaderia* de Don Joaquin Perez de la Concha ne le cèdent en rien aux premiers: ils se nomment Cimbarillo, Finito, Escapulario et Golondrino, et valent également près de deux mille francs par tête.

Pour augmenter le charme de la mise en scène, les plus jolies mains féminines ont confectionné des *Moñas*, des nœuds et des rubans d'une suprême élégance, qu'une ouverture pratiquée dans la voûte du toril permet de fixer sans danger à l'épaule gauche du taureau. C'est ainsi que la Princesse des Asturies, sœur aînée du Roi, et plusieurs dames du palais, la comtesse de Heredia-Spinola, Doña Pereira de Buschenthal et la marquise de Linarès ont envoyé à leurs favoris des cocardes rouges et jaunes, pendant que les couleurs roses, bleues et vertes ont été assignées aux autres combattants par la *Junta de Damas de Honor y Merito*, les comtesses de Gomar et de la Romera et la duchesse de Santoña.

Magnifiques de colère, les taureaux mugissent et se démènent affreusement pour se débarrasser de ces ornements inaccoutumés, mais, plus ils s'agitent, plus le dard pénètre dans les chairs. Déjà, les *Moñas* sont plantées depuis quelques instants, et chaque animal porte maintenant les couleurs de sa dame.

Bientôt le vestibule du cirque commence à s'animer. Pour la grande représentation d'aujourd'hui, on a bridé et harnaché les meilleures rosses de l'écurie. La selle espagnole rouge des anciens tournois, avec son dossier élevé et ses coussins moelleux où le cavalier enfonce



PICADORES S'ÉQUIPANT POUR LE COMBAT.

comme dans un fauteuil; des étriers de fer à doubles courroies qui, pour le pied, servent tout à la fois de support et de protection; une culotte en cuir jaune qui monte jusqu'au-dessus des hanches de l'homme et est intérieurement garnie de plaques d'acier; enfin de fortes guêtres de

tôle: telles sont, avec la lance du picador, les pièces principales destinées à assurer sa sécurité et à le protéger contre les coups de corne de son adversaire.

Une longue *Faja* ou ceinture de soie rouge, quatre ou cinq fois enroulée autour du corps; une veste de la coupe la plus élégante, très-courte et richement chamarrée d'or ou d'argent; une chemisette ou *Almilla*, décorée de franges, de houppes et d'épaulettes; un gilet de soie et un vaste sombrero à larges bords, orné d'un gros pompon de laine, complètent de la façon la plus pittoresque l'équipement du picador. Ainsi accoutré, il n'a plus qu'à saisir de son gantelet de cuir sa robuste lance, et si le long ardillon qui lui sert d'éperon suffit alors à ranimer un tant soit peu les dernières ardeurs de sa rosse; si, pour empêcher qu'une terreur folle ne s'empare subitement d'elle à la vue du taureau, il a eu soin de lui faire mettre un bandeau sur l'œil droit, il y a tout lieu de croire qu'il sortira sain et sauf de la lutte.

Les *Chulos*, sorte d'écuyers vêtus de rouge, mettent le picador en selle, l'assistent fidèlement pendant le combat et lui sont particulièrement d'un grand secours, lorsqu'il vient à être désarçonné, car son lourd costume et ses plaques de métal le laissent en pareil cas à peu près sans défense et hors d'état de se tirer d'affaire.

Les *Capeadores*, qui ont mission d'agiter des étoffes rouges sous les yeux du taureau, et les *Banderilleros*, qui lui enfoncent dans les épaules des *banderillas* ou petites flèches gracieusement décorées, sont de jeunes gaillards pleins d'adresse et d'agilité, chaussés d'escarpins et de bas de soie, et revêtus d'un brillant costume clair à la Figaro.

Déjà, tout ce monde est à son poste, car l'heure est proche, et le spectacle passionnant que nous sommes venus chercher ici ne tardera pas à commencer. Voici même que de superbes équipages amènent à leur tour les *Espadas*. Ces hommes d'un âge déjà mûr, fastueusement recouverts d'or, de velours et de soie, et drapés dans un manteau espagnol aux riches broderies et au petit collet de soie, sont les héros du jour, car c'est à eux qu'il appartient de porter au taureau le coup de grâce. Accueillis par les acclamations du public, ils s'avancent fièrement, tout pénétrés de leur importance, et saluent négligemment la foule avec l'air protecteur d'un général qui passerait ses troupes en revue au lendemain d'une victoire.

Tous les combattants, hommes et animaux, sont maintenant dans l'enceinte.

A peine nous reste-t-il un instant pour jeter un coup d'œil sur le programme, sur l'intérieur du cirque et sur les innombrables spectateurs qui garnissent de toutes parts les gradins, les loges et les balcons de cet immense et magnifique amphithéâtre à ciel ouvert. Hâtons-nous donc d'en profiter, pendant qu'il en est temps encore.



CIRQUE DES TAUREAUX

DIMANCHE, 17 JUIN 1877

si le temps n'y met pas obstacle

GRANDES COURSES DE TAUREAUX

AU BÉNÉFICE DE L'HÔPITAL PROVINCIAL

LES AUTORITÉS COMPÉTENTES PRÉSIDERONT LA REPRÉSENTATION.

Huit taureaux, provenant des plus célèbres établissements d'élevage, seront successivement appelés à combattre : les quatre premiers sont des buffles de Aleas fournis par *Don Manuel Garcia Lopez Puente de Colmenar*; les quatre autres, des buffles de Concha-Sierra formés par *Don Joaquin Perez de la Concha*.

L'arène sera garnie de tentures décoratives, et toute la troupe paraîtra en grand gala. Les fleurs, plumés, rubans, et autres banderillas, dont il sera fait usage au cours de la représentation, sortent des ateliers de l'illustre maître *Don Pedro Guzman*.

Avant le commencement du spectacle et pendant les entr'actes, la musique de l'hôpital jouera ses morceaux les plus populaires.

Tous les combattants revêtiront pour la circonstance leurs plus brillants costumes.

Les taureaux, parés de ravissantes cocardes, que des dames de qualité ont daigné généreusement offrir pour rehausser l'éclat de la fête, paraîtront sur la piste dans l'ordre ci-dessous indiqué.

Numéros	Noms des Taureaux	Etablissements d'élevage	Cocardes	Noms des dames patronesses
1	Careto	Aleas	Rouge et jaune	S. A. R. la Princesse des Asturies
2	Cimbarillo	Concha-Sierra	Rose, bleue et verte	La Junta des Dames d'honneur
3	Ojalao	Aleas	Rouge et jaune	Comtesse de Heredia-Spinola
4	Finito	Concha-Sierra	Rose, bleue et verte	Comtesse de la Romera
5	Doblaio	Aleas	Rouge et jaune	Doña Pereira de Busenthal
6	Culebro	Concha-Sierra	Rose, bleue et verte	Duchesse de Santoña
7	Escapulario	Aleas	Rouge et jaune	Marquise de Linarès
8	Golondrino	Concha-Sierra	Rose, bleue et verte	Comtesse de Gomar

LISTE DES TOREROS

PICADORES Pour les quatre premiers taureaux : *Francisco Calderon* et *Juan Trigo*; pour les quatre derniers : *Francisco Gutierrez*, dit *el Chuchi*, et *Enrique Sanchez*; plus, trois suppléants, qui devront au besoin s'adjoindre à l'une ou l'autre troupe et lui prêter main forte, sans que le public puisse réclamer en aucun cas de nouveaux remplaçants.

ESPADAS *Francisco Arjona Reyes*; *Salvador Sanchez*, dit *Frasuelo*; *Manuel Hermosilla* et *Angel Pastor*, avec leur quadrilles de banderillos.

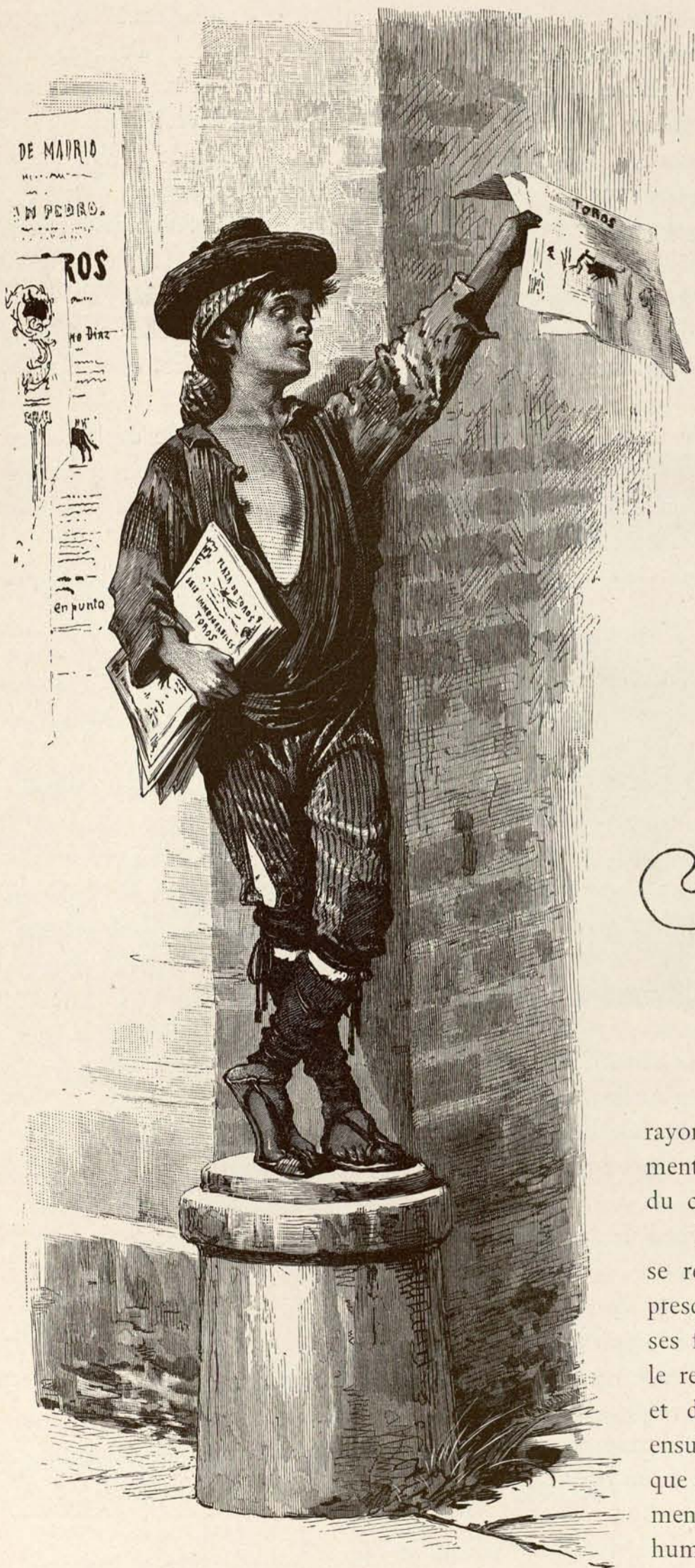
ESPADA-SUPLÉANT *Valentin Martin*.

Le Parc aux taureaux sera accessible aux visiteurs, le jour du combat, à midi.

ON COMMENCERA
à 4 h. 1/2 précises de l'après-midi.

Afin de rehausser autant que possible l'éclat du combat, le Conseil Provincial a fait tous ses efforts pour y attirer plusieurs autres toreros, qui jouissent également de la sympathie du public madrilène, mais les démarches faites sont malheureusement demeurées infructueuses.





MARCHAND DE PROGRAMMES À MADRID.

L'ARÈNE.

A

voir cet immense amphithéâtre, sur les gradins duquel s'étage toute une armée de spectateurs, on croirait véritablement contempler un gigantesque cratère. Représentez-vous en effet, sur les pentes intérieures d'un volcan, des matières incandescentes de toutes couleurs: cristaux de roche, fleurs de soufre jaune, lave aux tons chatoyants, pierre ponce, serpentine, monceaux de cendre et lereste; imaginez que tout cela soit refroidi et solidifié et supposez ensuite le soleil reflétant sur l'ensemble les mille et une nuances de ses rayons: alors peut-être, mais alors seulement, vous pourrez vous faire une idée du coup d'œil présenté par ce cirque.

En vain, l'œil déconcerté cherche où se reposer un instant. Ébloui par l'éclat presque intolérable du soleil qui grille de ses feux une bonne moitié des spectateurs, le regard erre confusément de bas en haut et de droite à gauche pour se reporter ensuite vers le sol: tout ce qu'il voit n'est que couleur, miroitement, éclat et mouvement. C'est une véritable fourmilière humaine, c'est le plus admirable tableau vivant que l'on puisse rêver.

Semblables à des papillons bigarrés qui voltigeraient dans les airs sans jamais se poser, les éventails en papier de couleur, dont les spectateurs des deux sexes se sont munis d'avance pour quelques centimes, s'agitent gracieusement en cadence. Heureux quiconque est parvenu, à prix d'or et de peines, à conquérir une petite place à l'ombre, ne dût-il même jouir de cet avantage que pendant une partie de la représentation ! Celui-là du moins, qu'il ait un billet de *sombra* ou de *sol y sombra*, ne mourra pas à petit feu sous les ardeurs estivales du soleil espagnol.

Tous les gradins, toutes les loges, tous les moindres recoins sont absolument bondés. Tandis que, dans les jeux de l'ancienne Rome, la Cour et le grand monde se plaçaient de préférence le plus près possible de l'arène, c'est-à-dire sur les gradins inférieurs de l'amphithéâtre, laissant ainsi la plus infime populace garnir les bancs les plus élevés, ici au contraire, c'est dans les galeries supérieures, défendues par un auvent contre le soleil et les intempéries, que se place régulièrement l'élite de la société.

La haute noblesse de la Vieille-Castille, l'aristocratie de la finance, le monde de la diplomatie, les principaux représentants de l'élément militaire, enfin les membres du conseil municipal de la ville sont là, groupés autour de la loge royale, qui, richement parée de tapisseries de prix et de fleurs magnifiques, attend encore l'arrivée du monarque.

Un parfum de gloire et de grandeur semble planer sur ces vieilles races castillanes que nous saluons ici.

Voici, dans tout l'éclat de leurs grands noms, les Montpensiers et les Sidonias, les ducs de Medina-Celi et de Santa-Fé, les Villars, les Cabras, les Taxis, les Nuñez. Plus loin, encore nombre de familles nobles : les Calderons, les Sierra-Bullones, les Molins, les Spinolas, les Heredias, les Pereiras, les Peñafors, les Tous, les Guadaletes, et tant d'autres.

Cette rangée de loges, où se trouvent réunies toutes les sommités de la société madrilène, forme en vérité une couronne ravissante, couronne de beauté, d'élégance et de grâce.

Des femmes d'une perfection de formes incomparable, comme il ne peut s'en rencontrer que sur la terre d'Espagne, et de toutes charmantes señoritas à l'œil ardent animent les balcons de leur gracieuse présence. Adorablement jolies sous ces sombres teintes chaudes que produit le soleil du Midi, jetant à la dérobée par-dessus leurs éventails des regards de feu qui font plus d'une victime, leurs beaux cheveux d'ébène coquettement dissimulés en partie sous la mantille de dentelle noire et rehaussés par la rose d'Aranjuez, la balaceste de Malaga, la fleur d'oranger de Valence ou le myrte de Tunis, elles servent de point de mire à tous les yeux, et l'Espagnol, en les contemplant avec ravissement, a certes le droit d'être fier des femmes de son pays.

La loge de l'*Ayuntamiento* ou municipalité est encore vide : c'est pourtant à ces autorités qu'il appartient de présider la représentation, mais l'alcalde n'a pas le droit de faire son apparition au cirque avant Sa Majesté.

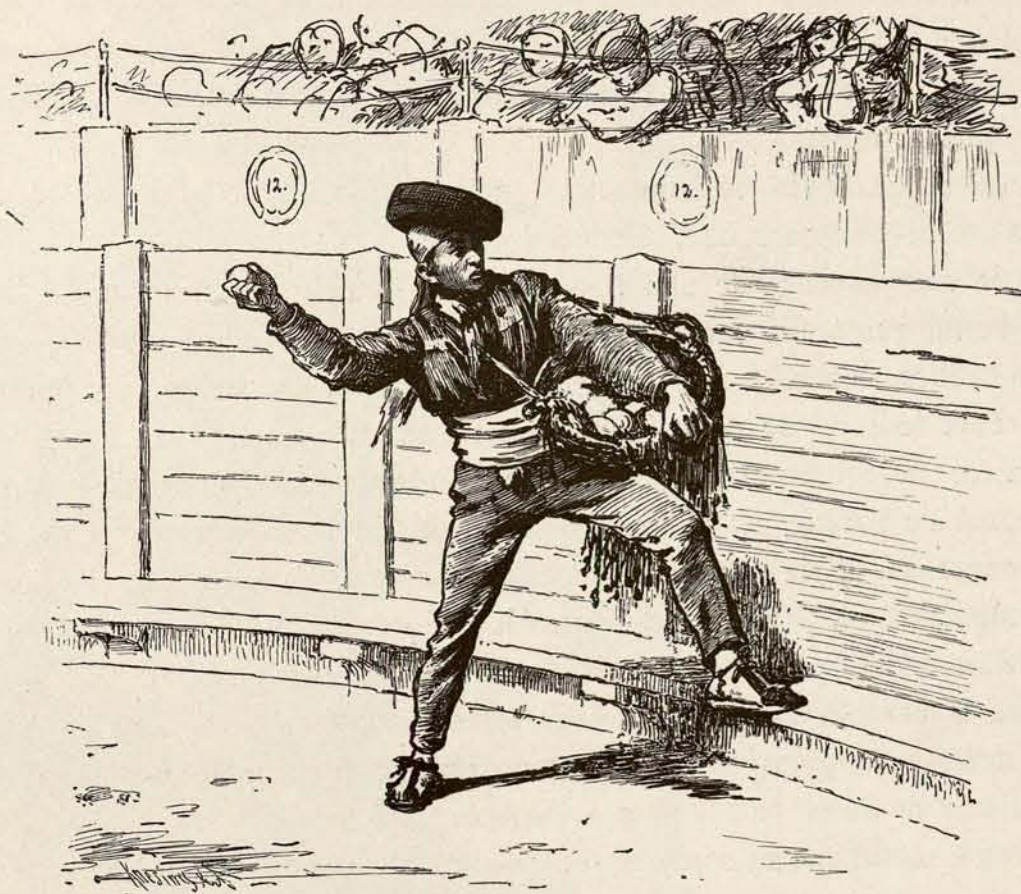
Les places de la *Barrera*, le *Tendido*, la *Grada cubierta*, ainsi que les *Tabloncillos* et les *Delanteros* situés en bas de l'amphithéâtre, tout est occupé, tout regorge de monde. On peut bien évaluer à vingt mille le nombre des spectateurs, et il n'en est cependant pas un qui ne puisse s'asseoir, afin de ne point boucher la vue à ceux qui sont derrière.

Il serait difficile de dire si ce sont les hommes ou les femmes qui forment la majorité parmi les assistants. Comme partout ailleurs, de trop nombreux écoliers affirment leur présence par des cris assourdissants, et l'on découvre même, sur certains bancs, des nourrices, des *Montañesas*, donnant tout tranquillement le sein à leurs marmots : tant il est vrai que les Espagnols sucent avec le lait l'amour des courses de taureaux !

Les marchands d'oranges, qui circulent dans les couloirs du bas, sont très-demandés de toutes parts. Après avoir, avec une habileté prodigieuse, lancé leur marchandise à l'acheteur

jusque dans les régions les plus élevées de l'amphithéâtre, ils reçoivent avec non moins d'adresse par la même voie aérienne le billon du client. De gradin en gradin, les *aguadores* vont de leur côté offrir d'une voix chantante des rafraîchissements et des gâteaux, et les marchands de programmes et de journaux font également d'excellentes affaires.

Tout auprès de l'arène, sur les gradins de la *Barrera*, les *Manolas*, ouvrières employées dans les fabriques des faubourgs, ont pris place avec leurs amoureux. Hier, pour pouvoir satisfaire leur passion dominante et assister à ce spectacle qui prime à leurs yeux tous les plaisirs, elles ont porté au Mont-de-Piété leurs boucles d'oreilles et leurs broches, au besoin même jusqu'à leurs matelas et couvertures de lit. Malgré tant de sacrifices, la modestie de leurs finances les relègue encore en plein midi aux places les moins chères; un soleil de plomb va griller pendant des heures leur teint déjà si basané, mais que leur importe tout cela? Ne jouiront-elles pas,



MARCHAND D'ORANGES DANS L'ARÈNE.

à l'égal des plus grandes dames, d'un spectacle qui leur fera bouillonner le sang dans les veines? Et pareille volupté pourrait-elle donc s'acheter à trop haut prix?

La mantille de dentelle noire, retenue sur la tête par un grand peigne à galerie fixé en arrière de la raie, encadre coquettement leurs gracieux visages, et, au-dessus de la tempe gauche, une rose blanche à peine éclose fait ressortir vigoureusement leur beaux cheveux de jais. Chacune d'elles a généreusement orné d'un joli petit bouquet le chapeau de son cavalier, et toutes sans exception, *Cigarreras* et *Floristas*, *Botineras* et *Modistas*, *Sombrereras* et *Tapiceras*, bavardant et gesticulant à qui mieux mieux, semblent rivaliser de turbulence et de gaieté.

Candelaria par-ci; Asuncion par-là; plus loin, Carlota ou Trinidad; de tous côtés, Dolorés, Ramona, Reyes, Joaquina: tels sont les noms charmants dont on nomme ces belles. Tout en riant et plaisantant, elles écorcent, au-dessus de leurs mouchoirs étendus sur leurs genoux, des oranges et des châtaignes, et s'en lancent mutuellement les pelures au visage. Pendant ce temps, assis derrière elles en veste de velours, en culotte courte et en guêtres de cuir, les *Manolos*, leurs

adoreurs, laissent nonchalamment échapper de leurs lèvres, comme de véritables sportsmen, les nuages de fumée de leurs *cigarritos*.

Dans le *Tendido*, au-dessus de la *Barrera*, se carre avec sa femme et ses enfants le petit bourgeois, l'air grave sous ses beaux habits du dimanche, le visage rasé de frais, l'esprit dégagé de tous soucis et attendant patiemment les événements. Quant à sa famille, plutôt que de se priver aujourd'hui des courses de la Plaza de Toros, elle aimerait dix fois mieux, quels que soient sa ferveur religieuse et son respect du dimanche, manquer deux messes à San-Ginès, ainsi que le sermon diurne de l'archiprêtre de Santa-Cruz, le vénérable licencié Don Pedro Reales.

Grâce à cette diversité de la foule, on ne saurait trouver un meilleur endroit que le cirque pour étudier à loisir les modes nationales, les costumes populaires et les idiomes de la province.

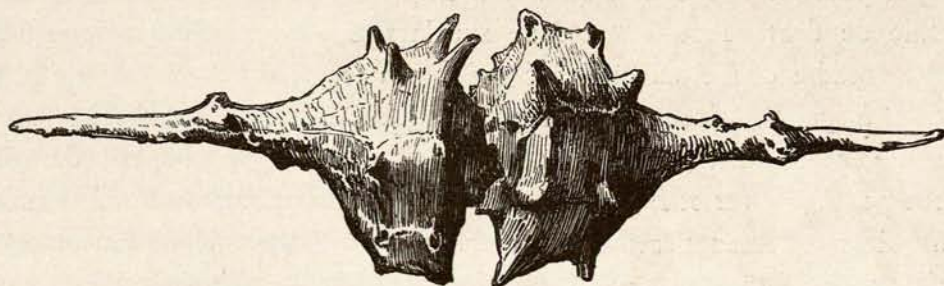
Mules, carrioles et chemins de fer ont amené ce matin dans la capitale des milliers de paysans. Les dialectes basque, navarrais, castillan, sans compter même le patois catalan, résonnent à nos oreilles. Les Baléares et jusqu'au Portugal ont également envoyé des représentants, car l'on ne trouve plus qu'à Madrid des *Corridos*, où chacun des combattants se conforme encore à toutes les règles de l'art et peut avoir à faire à des *Toros de muerte*, à des animaux bien décidés à se défendre jusqu'à la mort.

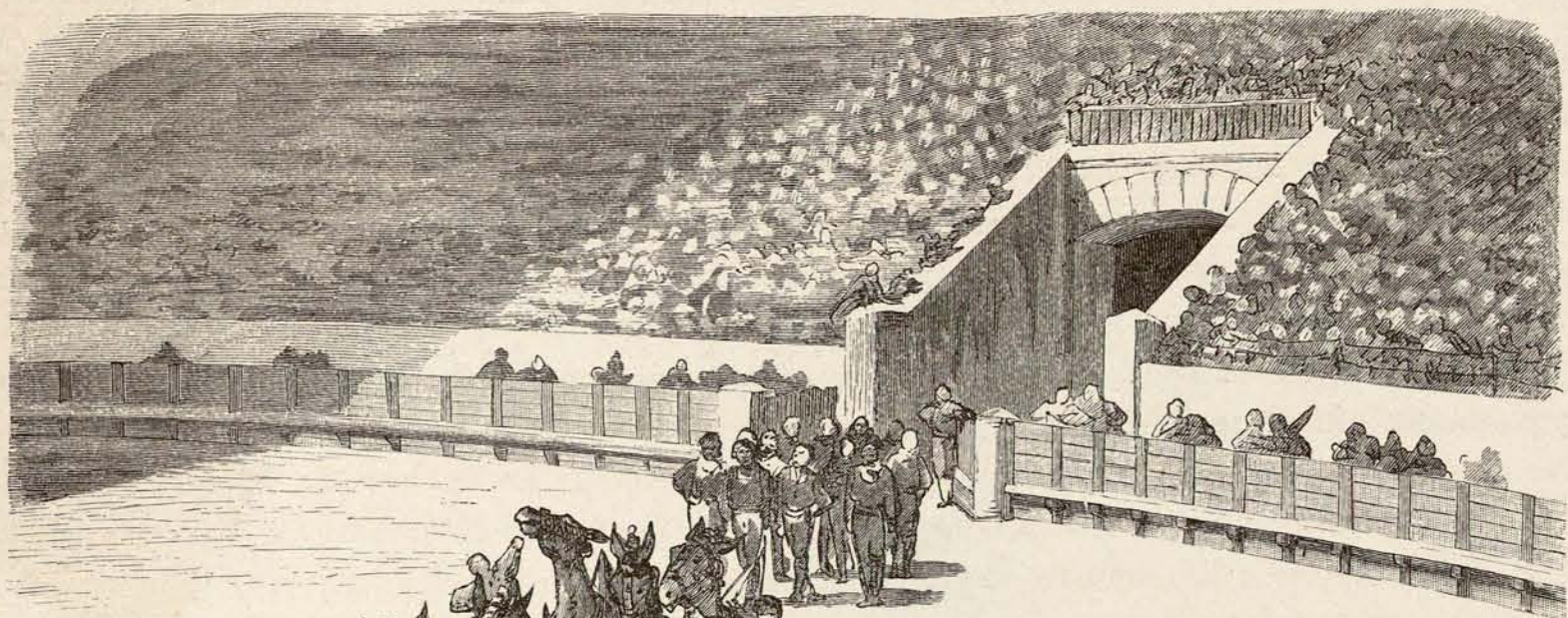
Rassasiés du coup d'œil des banquettes, nos regards errent maintenant avec curiosité sur l'arène, qui servira tout-à-l'heure de théâtre à la lutte.

Sur toute la circonférence de son tracé s'élève à hauteur d'homme une clôture en planches couleur sang de bœuf, percée de quatre larges ouvertures fermées par autant de portes solidement établies. Un étroit rebord blanc, connu sous le nom de *las Tablas*, court intérieurement à quelque distance de terre tout le long de cette première clôture, afin de faciliter aux Toreros en danger le saut de la barrière. De l'autre côté de cet obstacle protecteur, un couloir, un peu plus élevé de niveau que le sol de l'arène, leur offre momentanément un refuge, en même temps qu'il sert de lieu de stationnement à la troupe des gens de service et sépare de la lice les banquettes inférieures de l'amphithéâtre. Enfin, par surcroît de précaution, un fort réseau de gros câbles préserve de tout danger les spectateurs de la *Barrera*.

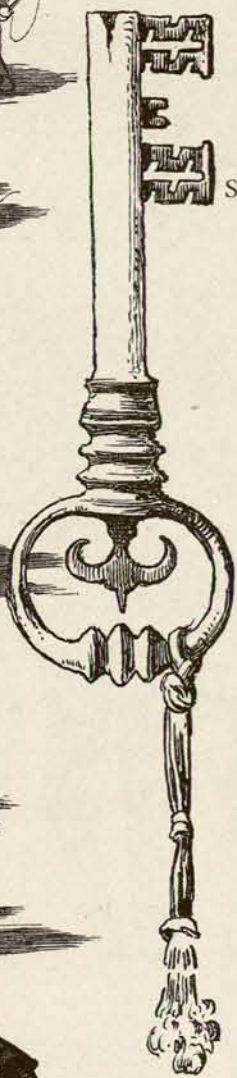
Perdus dans la contemplation des scènes attachantes étalées de tous côtés sous nos yeux, c'est à peine si nous remarquons le mouvement qui se produit tout-à-coup dans la foule à l'entrée de Sa Majesté et de la Cour, puis à l'arrivée de l'Alcalde.

L'enceinte est maintenant au complet, et tous ses occupants n'attendent plus que le moment de jouir, comme il convient, du spectacle promis.





LE CORTÈGE DE PARADE.

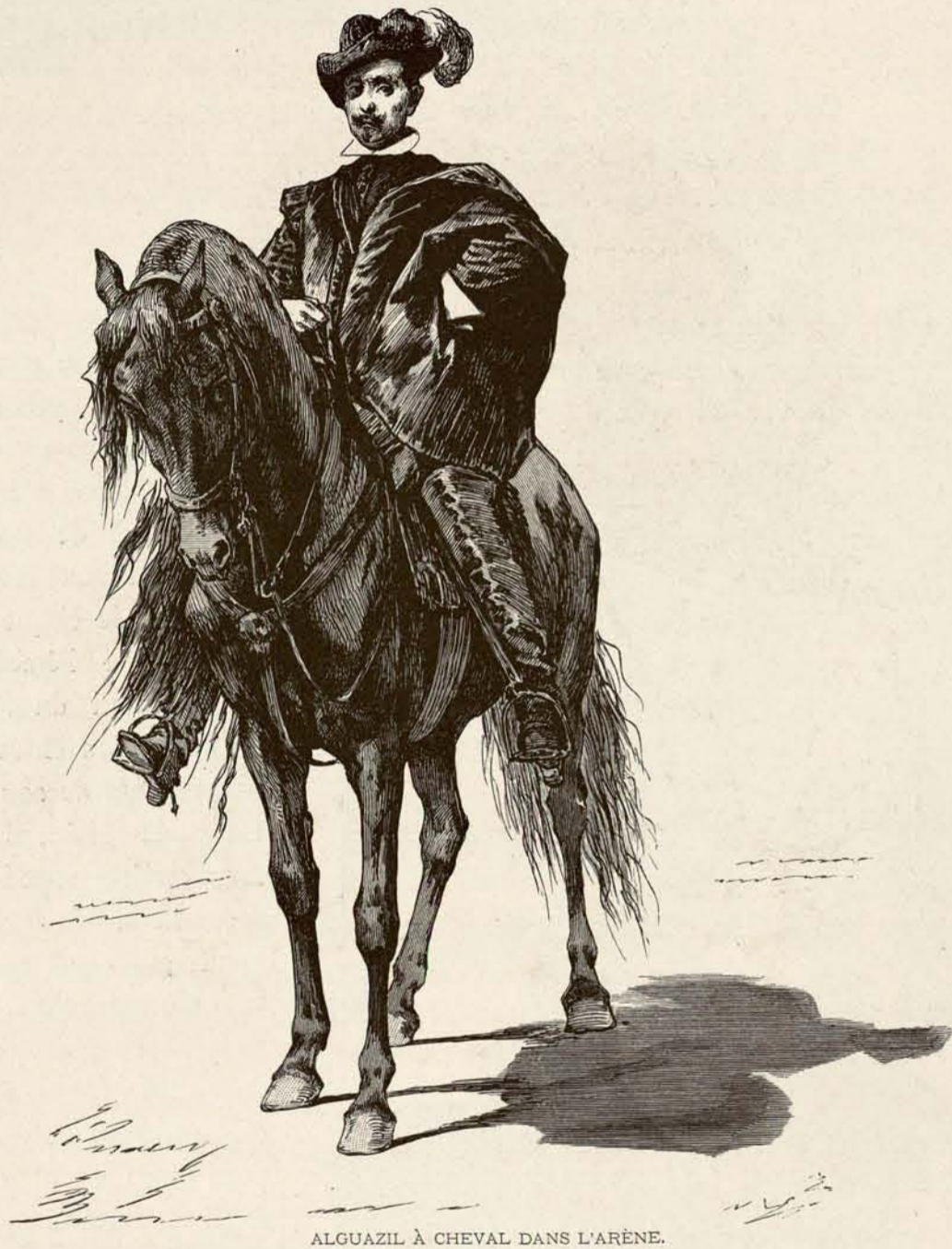


st-ce par respect pour le Roi, par commisération pour le public ou par lassitude personnelle? Je ne sais: toujours est-il que la musique médiocre de l'hôpital vient subitement de faire silence, et bientôt, à son exemple, tout se tait dans le cirque. Dans l'ambulance de l'établissement, un prêtre muni du Saint Viatique, un chirurgien entouré de tous les instruments de son art, des porteurs de l'hôpital flanqués de leurs civières sont là, prêts à tout événement. Un léger bourdonnement, qui court encore à travers la foule surexcitée, va s'apaisant de plus en plus: tout l'appareil de cette mise en scène dit éloquemment l'imminence du péril que vont courir les toreros et la gravité exceptionnelle de la situation qui va leur être faite.

L'arène est encore pleine d'une foule d'inutiles qui courent de tous côtés d'un air affairé, pour aller, selon l'usage reçu, examiner dans les coulisses les chevaux, les toreros et les mille et un

préparatifs qu'ils ont déjà vus plus de cent fois. Tout-à-coup, sur un léger signal de la main de l'Alcalde deux Alguazils, portant, selon la vieille mode espagnole, la barrette, le jabot, le mantelet de velours et les bottes à l'écuyère et montés sur de beaux andalous superbement harnachés, font évacuer l'arène, en poussant la foule devant eux. Leur apparition est saluée joyeusement par le public; chacun fait ses derniers préparatifs ou regagne précipitamment sa place: tout le monde attend dans l'anxiété la plus vive.

Un bruit de fanfares et de cymbales vient s'abattre des hauteurs de l'orchestre sur l'amphithéâtre; la porte du Sud-Ouest s'ouvre brusquement: c'est le cortège de parade qui fait



ALGUAZIL À CHEVAL DANS L'ARÈNE.

solemnellement son entrée dans l'arène. Tous les yeux ne visent plus désormais qu'un seul et même but, et c'est vainement qu'en ce moment la plus jolie femme de Madrid chercherait à détourner sur elle le moindre regard de son adorateur.

En tête de la colonne, sur leurs chevaux qui se cabrent et caracolent magnifiquement, les Alguazils, leurs barrettes empanachées dans la main droite, saluent gravement le public et conduisent lentement vers la loge de la municipalité tout le cortège des toreros. Ils rappellent à la mémoire ces hérauts d'armes qui, dans les cirques de l'ancienne Rome, conduisaient au

massacre la troupe des gladiateurs, et l'on croit encore entendre, en les voyant paraître, la lugubre formule que les combattants adressaient jadis à l'Empereur, avant de commencer la lutte: *Ave Cæsar, morituri te salutant.*

Mais ce n'est plus comme autrefois sous l'armure de métal et les cuissards de fer que se présentent aujourd'hui les belluaires modernes. Au lieu de l'acier des Romains, on ne voit plus briller ici que l'or et la soie; le clinquant de la mise en scène vient, pour flatter les regards éblouis de la multitude, s'allier, comme par surcroît, à la grandeur naturelle du spectacle, et, si c'est bien encore la cruelle boucherie des anciens, du moins n'apparaît-elle plus aux modernes



FRASCUELO
(D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE M. LAURENT, À MADRID).

que sous les plus aimables couleurs, comme ces vieilles courtisanes qui ne se montrent plus en public que couvertes de fard, de chamarrures et d'ornements de tous genres. La troupe des combattants ne crie plus comme jadis, en passant devant la loge du souverain: *Ave Cæsar, ave;* c'est au contraire ici la foule des spectateurs qui, du haut des banquettes, acclame frénétiquement son favori, son Frascuelo, le roi des *espadas*.

Placé au premier rang entre ses deux camarades Francisco Arjona Reyes et Manuel Hermosilla, deux autres maîtres de la tauromachie, le voilà qui s'avance d'un pas lent et mesuré, majestueusement drapé dans sa cape jaune parsemée de broderies et saluant de tous côtés avec la dignité d'un monarque.